

La dernière fois, nous nous sommes quittés sur l'échec cinglant de la mission de Jésus avec la mise au tombeau de sa dépouille mortelle, enveloppée dans un linceul.

En Marc, Jésus meurt seul, abandonné de tous, y compris par son Père, en apparence.

A ce propos, certains ont réagi en m'écrivant : « comment Marc peut-il écrire cela, alors qu'en Jn 19,25, il y a écrit que *“près de la croix se tenaient Marie ; Marie femme de Clopas, Marie de Magdala et le disciple que Jésus aimait”* ? ».

Sans entrer dans une discussion plus moins stérile sur la distance à laquelle se tenaient les femmes (Jean écrit *« près de la croix (« para tô staurô »)*, là où Marc écrit qu'elles *« regardaient de loin (« apo makrothen »)* », cette question est intéressante parce qu'elle révèle les différences de perspective théologique existant entre les évangiles.

Jean est non seulement le plus mystique, mais aussi, paradoxalement, le plus historique des quatre évangiles. Il est le seul, par exemple, à parler de la vie publique en trois ans et quand il parle d'une piscine à cinq portiques (Jn5,2), les fouilles archéologiques lui ont donné raison : cette piscine a bel et bien existé, avec un portique sur chaque côté, et un qui la traverse de part en part. On est donc enclin à donner raison à Jn pour ce qui est de l'histoire... (contre les synoptiques, Matthieu et Lc ayant repris la trame de Mc). Donc, on peut penser que Marie et Jean, *« le disciple que Jésus aimait »* étaient effectivement près de la croix avec Marie. Et c'est cette proximité, avec la place de Marie, notamment, que Jean a voulu mettre en relief.

Marc, au contraire, veut pointer sur la solitude de Jésus tout en insistant sur la place des femmes (cf. infra !). Avec une grande sobriété, il veut faire ressentir l'immensité inouïe du sacrifice du Christ.

Du coup, personne au pied de la croix (si ce n'est pour l'injurier) et les femmes qui sont là regardent "de loin", "à distance", (*« apo makrothen »*) » (15,40).

A mon avis, il ne faut pas chercher à gommer les différences : l'Église s'y est toujours refusée.

Mais au contraire, il faut chercher à entrer dans le jeu de chaque évangile, pour approcher différents aspects du visage du Christ, et qu'ainsi Jésus soit réellement quelqu'un de vivant pour moi, avec qui je peux entrer en relation par la prière, la lecture de la Parole de Dieu, les sacrements et le service de mes frères...

En méditant sur la passion en Mc, nous avons peut-être compris que nous étions nous aussi proches des disciples qui ont abandonné Jésus, ou des passants qui hochaient la tête en voyant la croix...

Aurions-nous fait mieux ? Sommes-nous toujours de fidèles disciples ?

Cependant, quelles que soient nos faiblesses et nos difficultés, le Seigneur les a déjà toutes assumées et dépassées. Nous sommes donc invités à nous tourner vers lui avec confiance.

Ceci étant, avec cette fin tragique sur la croix, où est la promesse de victoire sur le Mal ? Où sont les promesses du Royaume qui grandit tout seul, *« automate »* (4,28), avec une garantie de fructification absolument inouïe : trente, soixante, cent pour un (4,20) ?

En épilogue du deuxième évangile, on trouve deux récits : la finale courte et la finale longue.

- La finale courte (16,1-8) rapporte la venue de trois femmes au tombeau, au matin suivant la Pâque :
 - ces trois femmes sont celles qui étaient présentes en regardant de loin la crucifixion (15,40). Et deux d'entre elles avaient soigneusement regardé où le cadavre avait été déposé (15,47) ;
 - mais voilà qu'elles découvrent le tombeau vide, avec un mystérieux jeune homme à l'intérieur qui leur déclare, littéralement : *« Vous cherchez Jésus le Nazaréen le*

Crucifié : il a été relevé, il n'est pas ici. Voici le lieu ils l'avaient déposé. Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre, qu'il vous précède en Galilée : là vous le verrez, comme il vous l'a dit » (16,6-7). Autrement dit : « circulez ! Ici, il n'y a rien à voir... » ;

- cette finale courte se conclut alors d'une manière très surprenante. Littéralement : « *Et étant sorties elles s'enfuirent du tombeau parce que tremblement et trouble (« ekstasis ») les tenaient et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur » (16,8)¹ ;*
- mais « heureusement », en quelque sorte, il y a un deuxième récit : la finale longue (16,9-20), qui parle des apparitions de Jésus ressuscité, de l'Ascension du Christ (son retour au Père dans la gloire) et des débuts de la mission des disciples.

« Ouf ! » pourrait-on dire...

Seulement voilà : aujourd'hui, tous les exégètes sont à peu près d'accord entre eux pour affirmer que cette finale longue, tout en étant canonique, c'est-à-dire reconnue par l'Église comme texte inspiré faisant partie des Évangiles, n'est pas de Marc lui-même : elle été rajoutée après coup, sans être du même auteur !

Evidemment, ça pose trois questions :

- I. qu'est-ce qui permet d'affirmer que la finale longue n'est pas de Marc ?
- II. une fois ceci établi, comment comprendre la finale courte comme fin pertinente du récit, avec cette chute aussi brutale ? Qu'est-ce que ça signifie ?
- III. mais alors, à quoi sert la finale longue ? Pourquoi a-t-elle été rajoutée ?

Après avoir brièvement donné quelques éléments de réponse à la première question, nous insisterons surtout sur la seconde, l'interprétation de la finale courte, ce qui nous amènera, chemin faisant, à remettre tout notre parcours en perspective.

Enfin je donnerai également quelques éléments de réponse à la troisième question dans le cadre de la conclusion générale de ce parcours.

¹ Une chute tellement déconcertante que la liturgie de la veillée pascale, l'année B dans laquelle nous sommes, offre la possibilité de s'arrêter au verset précédent, sur l'ordre d'aller en Galilée en 16,7...

I.- Qu'est-ce qui permet d'affirmer que la finale longue n'est pas de Marc ?

Quatre raisons expliquent cette affirmation. Je les expose brièvement, tenant à la disposition de ceux qui seraient intéressés un exposé plus complet sur le sujet.

1.- L'attestation de la finale longue.

La finale longue est absente des deux principaux manuscrits complets les plus anciens de la Bible, qui datent du IV^{ème} siècle : le *Sinaiticus* et le *Vaticanus*. Et à la même époque, dans son « *Histoire ecclésiastique* », Eusèbe de Césarée écrit : « les exemplaires exacts marquent la fin de l'histoire de Marc aux discours du jeune homme qui a apparu aux femmes..., auxquels il ajoute : “et l'ayant entendu, elles s'enfuirent et ne dirent rien à personne, car elles avaient peur” »².

2.- Un vocabulaire spécifique employé dans la finale longue.

Sept verbes ne sont employés que dans la finale longue, témoignant ainsi de sa spécificité :

- les verbes « *poreuomai* » (« aller », en 16,10.12.15), « *theaomai* » (« voir », en 16,11.14), « *apisteô* » (« ne pas croire », en 16,11.16), « *blaptô* » (« faire mal », en 16,18), « *sunergeô* » (« travailler avec », en 16,20), « *bebaioô* » (« confirmer », en 16,20), « *epakolouthêô* » (« accompagner », en 16,20) ;
- de même l'expression « *meta tauta* » (« après cela ») qui n'existe qu'en 16,12 d'une part, et l'adverbe « *husteron* » (« plus tard ») qu'en 16,14 d'autre part.

3.- Les ruptures dans le récit entre la fin de la finale courte et le début de la finale longue.

En 14,28, pendant le repas pascal, Jésus annonce aux Douze une apparition en Galilée après son relèvement. Puis le jeune homme la rappelle dans la finale courte en 16,7, au profit « *des disciples et de Pierre* ». Or la finale longue ne parle ni de Pierre, ni même de la Galilée.

Et on apprend subitement en 16,9 qui est Marie de Magdala : « *de laquelle il avait chassé sept démons* », alors que Marc ne l'avait jamais présentée jusqu'ici dans les trois mentions précédentes de son nom, en 15,40.47 ; 16,1 : ce n'est pas logique.

4.- La finale longue semble dater du II^{ème} siècle.

Pour le montrer, je ne prendrai que deux exemples parmi d'autres.

Le verbe « *phainô* » (« apparaître ») qui est utilisé en 16,9 pour parler de l'apparition à Marie de Magdala n'est jamais employé dans le NT pour parler de la résurrection, alors qu'on le retrouve à deux reprises chez Justin au II^{ème} siècle.

De même, la mention du deuil des disciples en 16,10 n'apparaît jamais avant le II^{ème} siècle.

*

Au bilan, s'il n'y a aucun élément probant à lui tout seul, on est en présence d'un faisceau d'indices très convergents pour affirmer que cette finale longue n'est pas de Marc, mais lui est postérieure.

Nous sommes donc renvoyés à l'abrupt de la finale courte, avec cette question : peut-on comprendre cette finale courte comme fin pertinente du récit, et si oui, comment ?

² *Quaest. evang.* 1,1 ; PG 22, 937-938, cité par FOCANT C., *L'évangile selon Marc*, p. 609.

II.- Comment comprendre la finale courte comme fin pertinente du récit ?

Jetons d'abord un regard d'ensemble sur cette finale courte.

Un regard d'ensemble sur la finale courte.

Le récit s'ordonne autour d'un point de bascule constitué par la révélation du jeune homme : « *le crucifié, il a été relevé* » (16,6).

Auparavant, le récit progresse d'abord autour d'une question à résoudre : « *qui nous déroulera la pierre ?* » (16,3). Cette question trouve sa solution par un coup de théâtre : « *la pierre a été déroulée !* » (16,4), ce qui permet au récit de rebondir une première fois avec la découverte du jeune homme dans le tombeau : « *elles furent saisies de stupeur* » (16,5), pour arriver au point de bascule.

Après le point de bascule, le récit rebondit une deuxième fois avec l'ordre du jeune homme : « *Allez ! Dites aux disciples et à Pierre d'aller en Galilée, là vous le verrez* ».

Mais il se termine en « queue de poisson ». C'est ce qu'on appelle une « finale suspendue »...

Les femmes vont-elles finir par parler ? Les disciples iront-ils en Galilée ?

Que verront-ils ? Que feront-ils après avoir vu ?

Face à ces questions, le lecteur se retrouve tout seul, désemparé, comme abandonné brutalement « en rase campagne », sans aucun appui apparent !

Marc serait-il fou ? Ou au contraire est-il un auteur génial et inspiré ?

Pour le savoir reprenons cet épisode en l'articulant autour de l'annonce qui constitue le point de bascule.

1.- Une annonce longuement préparée.

En 6,1, la mention « *le sabbat étant passé* », est ambivalente.

D'un côté, elle rattache la venue des femmes à ce qui précède. Les femmes sont tout imprégnées du passé vécu avec Jésus et comme enfermées dans le passé proche de la passion et de la mise au tombeau.

Deux éléments témoignent de cet enfermement :

1. d'une part les trois mentions répétées du tombeau en 16,2.4.5, qui relient aux deux mentions en 15,46 ;
2. d'autre part l'interrogation rentrée en 16,3 : « *Qui nous roulera la pierre à l'entrée du tombeau ?* »

Dit autrement : « qui, désormais, pourra nous délivrer du règne de la mort ? ».

Question *a priori* sans espoir, parce que sans réponse, une fois Jésus à l'état de cadavre dans un tombeau.

D'autant plus que le projet des femmes paraît insensé :

- 1/ acheter des aromates au petit matin, un lendemain de sabbat (et pas n'importe quel sabbat : celui de la Pâque !)
- 2/ pour aller oindre un cadavre enveloppé de bandelettes ;
- 3/ qui est depuis trente-six heures dans un tombeau fermé par une pierre énorme ;
- 4/ sans même savoir comment dérouler la pierre...

... c'est complètement fou !

Ceci étant, d'un autre côté :

1. alors que le récit de la création en Gn 1 s'étale sur sept jours en se terminant par l'institution du sabbat, la mention : « *le sabbat étant passé* » (6,1) indique qu'on est le « huitième jour », comme le jour d'une nouvelle création ;

2. indirectement, cette mention prévient aussi qu'on est le troisième jour à partir de la mort de Jésus. Or par trois fois, en 8, 31 ; 9, 31 et 10, 34, Jésus a lui-même annoncé son relèvement « *après trois jours* » en utilisant le verbe « *anistèmi* ».

Par conséquent, cette mention « *le sabbat étant passé* » est ambivalente. D'autant plus que Marc présente la venue de ces femmes au tombeau dans une tonalité très positive, avec un luxe de mentions temporelles qui mériteraient un commentaire pour chacune d'entre elles : « *tôt le matin* », « *le premier jour de la semaine* », « *le soleil s'étant levé* ». On croirait ces femmes parties pour en promenade un petit matin de printemps...

Quoi qu'il en soit, ces indications tranchent avec l'atmosphère lugubre de la mise au tombeau. Manifestement, il y a quelque chose de nouveau qui se prépare ; quelque chose de lumineux. D'ailleurs, leur projet a beau être insensé, tout se passe comme si elles étaient mystérieusement poussées à l'accomplir...

Mais voilà que les femmes commencent à sortir de leur enfermement en levant les yeux (6,4)... Et là, coup de théâtre ! Littéralement : « *déroulée a été la pierre* » ! « *Apokekulistai ho lithos* » (16,4) !

Or cette pierre était littéralement : « *mega extrêmement* » précise immédiatement Marc (16,4). Ce qui suppose que la dérouler dépassait leurs capacités réunies.

De plus, dans le texte grec, le verbe « dérouler » est mis en exergue, en étant conjugué à la voix passive d'une part, dans un temps grammatical grec qui s'appelle le parfait d'autre part : « *apokekulistai* » :

- premier point, la voie passive : sans précision de Marc sur l'auteur de cette action, la voix passive suggère une intervention divine. C'est ce qu'on appelle un « passif divin » : c'est Dieu qui, d'une manière ou d'une autre, est à l'origine de cette ouverture du tombeau ;
- deuxième point : en grec, le parfait indique une action passée qui continue à produire ses effets au présent. Par conséquent, la pierre est désormais déroulée, « définitivement » déroulée, en quelque sorte.

Ainsi, sans qu'il s'en doute, le lecteur est comme préparé à entendre ce qui va suivre : Dieu fait du neuf ! Le tombeau est ouvert : la mort n'aura plus jamais le dernier mot ! Ratifiée par la croix, la mise en œuvre concrète de la nouvelle alliance dans le cadre d'une nouvelle création est ainsi discrètement annoncée.

Mais n'anticipons pas, et entrons dans le tombeau avec les femmes...

Dans le tombeau, il y a un mystérieux jeune homme « *vêtu de blanc* » qui est littéralement « *assis aux droites* » (16,5) : autant d'éléments qui indiquent son origine céleste. D'autant plus que ce jeune homme semble tout connaître :

- il sait d'avance ce que cherchent les femmes ;
- il connaît l'existence des disciples et de Pierre ;
- et il va même jusqu'à citer les paroles de Jésus, alors qu'il n'assistait pas au repas pascal.

D'un autre côté, cependant, il n'est manifestement qu'un messenger. D'ailleurs, il ne dit rien sur lui-même, ni rien de lui-même. Au contraire, il s'efface devant la parole de Jésus : « *comme il vous l'a dit* » (16,7).

Mais sans insister plus avant sur ce jeune homme, malheureusement, venons-en directement à la première partie de son message qui fait basculer le récit : « *le crucifié, il a été relevé* » (16,6).

2.- « Le crucifié, il a été relevé » (16,6).

Littéralement, en grec : « *ton estaurômenon ègerthè* ». Deux points.

1^{er} point. Cette expression a un lien direct avec la reconnaissance de Jésus comme Fils de Dieu.

Dans tout le récit, en dehors des deux théophanies, pendant le baptême de Jésus d'une part (1,9-11), et pendant la transfiguration d'autre part (9,7), Dieu se tait. Jésus agit seul !

Or à vue humaine, en se terminant par une mort infâmante sur la croix, comme on l'a vu, sa mission est un échec cinglant. Même Dieu semble l'avoir abandonné !

Mais la résurrection vient bouleverser cette perspective.

En dépit de cet échec apparent, elle apparaît comme une double confirmation par Dieu lui-même :

1. de la justesse de l'action de Jésus d'une part ;
2. de sa divinité d'autre part : il est bien le « *Fils bien aimé* », le Fils éternel du Père !

En ressuscitant Jésus, Dieu « confirme » la divinité de Jésus en quelque sorte. La croix n'était donc pas un « accident de parcours ». Elle entrerait bien dans le projet de Dieu. Rappelez- vous :

- la première annonce de la passion, en 8,31 : « *il faut que le Fils de l'homme... soit rejeté* » ;
- la prophétie de la pierre « *rejetée* » (Ps 118,22-23 et Mc 12,10) ;
- les chants du Serviteur souffrant en Is.

C'est bien sur la croix que se manifestait de manière paradoxale la royauté et la divinité de Jésus !

Mais encore faut-il que cette résurrection soit aussi reconnue par les hommes, pour que la divinité de Jésus soit elle-aussi reconnue du même coup par eux.

Par conséquent, ce qui est en jeu à travers cette annonce, c'est la reconnaissance de la divinité de Jésus comme Fils de Dieu par les hommes, telle qu'elle a été annoncée dès le premier verset du prologue du récit, en 1,1.

Ce point est d'autant plus important que, pour admirable qu'elle soit, la reconnaissance de la divinité de Jésus par le centurion, au pied de la croix, est en réalité à la fois imparfaite et ambiguë :

- d'un côté, elle est imparfaite parce qu'elle est... à l'imparfait, précisément : « *cet homme était Fils de Dieu* » ! Or une chose est de dire devant un cadavre pendu au gibet : cet homme était Fils de Dieu ; une autre de confesser devant ce même cadavre : cet homme est le Fils de Dieu, au présent !
- et d'un autre côté, elle est ambiguë, pour deux raisons :
 1. parce qu'elle est sans article. Une chose est de dire : cet homme était Fils de Dieu ; une autre de confesser : cet homme est LE Fils de Dieu !
 2. parce que l'appellation « fils de Dieu » peut elle-même être ambiguë : en Dt 32,8.43, ou dans le Ps 29,1, les enfants d'Israël sont appelés « fils de Dieu ». De même pour le juste en Sg 2,18.

Ainsi, à travers la reconnaissance de la résurrection, ce qui est en jeu, c'est la reconnaissance de la divinité du Christ par les hommes, telle qu'elle a été d'abord affirmée, puis confirmée par Dieu lui-même.

2^{ème} point. Ces trois mots expriment le noyau de la foi chrétienne, le kérygme.

Prenons successivement chacun des deux termes de cette expression dans le texte grec :

- premièrement : « *ton estaurômenon* » (« *le crucifié* »). En grec, c'est à nouveau le parfait à la voix passive qui est employé. Le parfait exprime une action passée qui continue à produire ses effets au présent. Ainsi, pour traduire correctement en français, il faudrait écrire : « celui qui a été crucifié et dont la crucifixion continue à produire ses effets au présent ». Le lecteur est renvoyé à 10,45 : « *le Fils de l'homme est venu pour donner sa vie en rançon pour la multitude* » ;
- deuxièmement, « *ègerthè* » (« *il a été relevé* »). Alors là, non seulement le verbe est aussi à la voix passive, mais le temps grammatical grec qui est employé s'appelle l'aoriste. Or en grec, l'aoriste indique une action ponctuelle passée qui est terminée. Autrement dit : « ça y est, c'est fait, il a été relevé »...

Rappelez-vous la précision en 16,6 : « *il n'est plus ici* ». D'ailleurs, ajoute le jeune homme : « *Voici l'endroit où il avait été déposé* » (16,6). Comme il a été ressuscité, eh bien, il n'est plus là ! Ce n'est pas la peine de rester ici, il n'y a rien à voir, une fois encore.

Notons au passage que le jeune homme aurait très bien pu dire, comme Paul l'écrira en 1Co 15,3-4 :

« *Christ est mort...* (à l'aoriste, pour dire que c'est fait, terminé)... *...et il est ressuscité...* » (au parfait, pour insister sur les effets présents de la résurrection). C'est réversible !

Marc, lui, veut insister sur les effets de la croix. Il prend donc la formule dans le sens :

- « *Le Crucifié* » au parfait,
- « *il a été relevé* », à l'aoriste.

Rappelez-vous l'emploi du verbe déchirer (« *schizô* ») par Marc : au moment du baptême du Christ, en 1,10, avec « *les cieux qui se déchirent* », et au moment de sa mort, en 15,38, avec le voile du sanctuaire dans le Temple qui se déchire. au moment de la mort de Jésus : par sa mort et sa résurrection, Jésus rétablit de manière définitive la relation avec Dieu.

Ce qui est en jeu dans ces trois mots, c'est le noyau de la foi chrétienne, ce qu'on appelle le kérygme :

- « *le Crucifié* (« *ton estaurômenon* ») » : Jésus triomphe du péché par son obéissance jusqu'à la mort sur la croix et il nous montre le chemin pour vaincre le péché dans nos vies : se renoncer, prendre sa croix, le suivre en se faisant le plus petit, le serviteur de tous. La croix continue à produire ses effets dans le temps ;
- « *il a été ressuscité* (« *ègerthè* ») » : Jésus triomphe de la mort par sa résurrection. Si en 8,34, le Christ avait invité celui qui veut être son disciple à se renoncer et à porter sa croix, ce n'est pas par fatalisme, et encore moins par masochisme, mais parce que derrière chacune de ces croix il y a une résurrection possible qui se profile... Parce que la vie est jaillissement, recommencement, résurrection jusqu'en la vie éternelle.

On comprend alors pourquoi le récit est en même temps focalisé sur la croix, comme on l'a vu la dernière fois, tout en « *baignant* » dans une atmosphère permanente de résurrection à travers l'emploi répété des verbes « *egeirô* » et « *anistèmi* ».

Rappelez-vous :

- en 1,29-31, au tout début de son ministère, la belle-mère de Pierre que Jésus a « relevé » ;
- puis en 4,38-39 (la tempête apaisée), Jésus endormi qui s'était réveillé (verbe « *egeirô* » en 4,38 et « *diegeirô* » en 4,39) pour les sauver de la mort ;
- puis en Mc 5, la fille de Jaïre que tout le monde disait morte (5,35) et qu'il avait « réveillée » (verbe « *egeirô* » en 5,41) et fait « se lever » (verbe « *anistèmi* » en 5,42) ;

- puis en 8,31 ; 9,31 et 10,34, les trois annonces de la passion et de la résurrection, (verbe « *anistèmi* ») ;
- et de nouveau en 9,9, après la Transfiguration, quand il avait encore déclaré qu'il se relèverait des morts, suscitant l'incompréhension des disciples sur le sens de cette déclaration (verbe « *anistèmi* » en 9,9.10) ;
- et encore, en 9,26, le fils sourd-muet épileptique laissé pour mort que Jésus avait fait « se relever ». Et le fils relevé s'était dressé... (verbe « *egeirô* » et « *anistèmi* » en 9,27) ;
- et enfin en 12,18-27, la controverse avec les sadduccéens : Dieu « *n'est pas le dieu des morts, mais des vivants* ».

« *Le Crucifié, il a été relevé* ». C'est ce paradoxe vertigineux que nous revivons à chacune de nos messes où nous rappelons le sacrifice du Christ sur la croix en étant baignés dans la lumière de sa résurrection.

C'est ce paradoxe qu'indique le crucifix, signe des chrétiens : sinon, comment comprendre que les chrétiens aient pris comme signe de reconnaissance un homme cloué sur une croix ? C'est complètement fou...

C'est ce paradoxe, enfin, qui, souvent, est au cœur de nos vies. Ce qui se présente à nous, souvent, d'une manière ou d'une autre, c'est la croix. Et ce que nous sommes appelés à vivre, c'est la résurrection du cœur de nos épreuves, à la suite du Christ.

Mais apprendre à vivre ce paradoxe suppose un travail de conversion en profondeur qui est sans cesse à reprendre tout au long de notre vie : « *le Royaume de Dieu s'est approché. Convertissez-vous...* » (1,14-15).

Ceci étant, dans le récit de Marc, comme dans tous les autres évangiles, la résurrection elle-même est extérieure au récit. Pourquoi ?

Mais tout simplement parce que l'événement « résurrection » lui-même demeure inatteignable, dans la mesure où il s'agit à la fois d'un événement historique et « trans-historique » :

- historique, car la résurrection a bien eu lieu à un moment et dans un lieu donné ;
- mais « trans-historique », aussi, car elle est l'œuvre de Dieu ; c'est aussi ce qu'indique le passif divin « *ègerthè* ». La résurrection a pour objet l'entrée de Jésus dans le monde divin avec son corps glorieux, en dehors du temps et de l'espace. Or cette entrée dépasse l'entendement humain.

Et comme Jésus ressuscité vit désormais dans son corps glorifié, il est nécessaire de le « re-connaître ». C'est ce que montre Luc, par exemple, dans l'épisode des disciples d'Emmaüs en Lc 24,13-35, ou Jean avec l'épisode Marie Madeleine qui le prend d'abord pour un jardinier (Jn 20,11-18).

Et c'est l'enjeu de l'ordre du jeune homme : « *allez...en Galilée, là vous le verrez !* ».

Seulement, voilà ! Dans la perspective d'une fin du récit initial de Marc en 16,8, ce qu'il y a de spécifique et de très étonnant, c'est qu'il n'y a aucun épisode qui rapporte une apparition de Jésus ressuscité.

On a donc un récit de résurrection sans résurrection et sans apparition de Jésus ressuscité.

Il y a juste cette promesse de rencontre future en Galilée, c'est-à-dire en dehors du récit, une fois encore.

Quand on y ajoute la chute brutale en « queue de poisson » en 16,8, il faut quand même avouer que là, Marc est plutôt « gonflé » si on peut se permettre cette expression !

D'autant plus que cette promesse reprend une annonce faite par Jésus lui-même à ses disciples, pendant le repas pascal, en 14,28. Littéralement : « *après avoir été relevé, moi, je vous précéderai en Galilée* »...

La moindre des choses aurait été d'honorer cette promesse de Jésus à l'intérieur du récit, *a fortiori* si la résurrection est la clé pour reconnaître en Jésus le Fils de Dieu !

Comment expliquer cela ?

Pour le comprendre, voyons la suite du message que le jeune homme délivre aux femmes dans le tombeau.

3.- « Allez... il vous précède en Galilée. Là vous le verrez ! »

« Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre, qu'il vous précède en Galilée : là vous le verrez, comme il vous l'a dit » (16,7). Deux points.

Premier point. Cet ordre introduit un nouveau statut du disciple.

Il n'y a pas moins de 46 emplois du mot « *disciples* » dans le récit de Marc (contre 35 dans le récit de Luc, par exemple, alors qu'il est presque deux fois plus long). Ces emplois sont tous au pluriel et les trois-quarts d'entre eux désignent les disciples de Jésus. Ce sont, littéralement : « les disciples de lui (« *oi mathètai autou* ») », voire même « *ses propres disciples* » en 4,34.

De plus, chez Marc, cette notion de « *disciple* » est poreuse, y compris dans sa définition :

- d'un côté, le disciple, c'est celui qui se met à suivre Jésus « *derrière lui* ». Rappelez-vous : l'appel des quatre premiers disciples en 1,16-20 ; puis l'appel de Lévi en 2,13-15 ; ou encore le choix des Douze « *faits* » pour être « *avec lui* » (3,14) ; et Bartimée, qui se met à la suite de Jésus en 10,51, après avoir rejeté son manteau, bondi vers Jésus et recouvré la vue (10,46-51) ;
- mais d'un autre côté, en Marc, on peut aussi suivre Jésus sans être disciples, comme « *les foules* » en 3,7 et 5,24. Et inversement, il y a ceux qui ne suivent pas, mais sont pour Jésus (cf. 9,38-41) ;
- tant est si bien que la qualité de disciple apparaît fondamentalement ouverte et disponible pour tous. Bien sûr, il y a d'abord les Douze qui sont constitués comme des témoins exemplaires. Mais pas seulement. Rappelez-vous en 8,34, c'est la foule qui est appelée : « *si quelqu'un veut me suivre...* ». C'est ouvert à tout le monde ;
- d'ailleurs, Jésus multiplie les déclarations qui vont dans le même sens. Jésus s'adresse ainsi à « *quiconque* » en 8,35 ; 9,35 ; 9,41 ; 10,15 ; 10,29 ; 11,23³.

Mais c'est ici, avec la révélation du jeune homme aux femmes, que le disciple reçoit son statut définitif, avec un changement fondamental : désormais, **il faut poser un acte de foi pour se mettre à la suite de Jésus.**

En dépit de leur réaction en 16,8 sur laquelle nous allons revenir, il faut d'abord admettre que les femmes ont finalement cru à la parole du jeune homme et qu'elles ont fini par parler : l'existence même d'un récit par Marc de leur venue au tombeau en est la preuve, puisque Marc est le premier, et par conséquent à son époque le seul récit complet existant.

Puis les disciples ont cru à la parole des femmes et se sont mis en route pour la Galilée.

Puis Marc a cru les disciples, au point d'écrire son récit pour témoigner...

Et de proche en proche, depuis deux mille ans jusqu'à chacun de nous aujourd'hui, c'est d'abord en faisant confiance dans la parole d'un témoin, puis en posant soi-même un acte de foi que chacun de nous peut, s'il le décide, se mettre à la suite de Jésus ressuscité pour en devenir à son tour le témoin.

Rétrospectivement, on comprend alors l'insistance de Jésus sur la foi, qui jalonne tout le récit...

Rappelons juste :

- la mention de la foi des porteurs du paralytique (2,5), l'exhortation faite à Jaïre qui vient d'apprendre que sa fille est morte : « *ne crains pas, crois seulement* » et les deux déclarations : « *ta foi t'a sauvé(e)* », d'abord à la femme hémorroïsse (5,34) puis à Bartimée (10,52) ;

³ Cf. 8,35 : « qui voudrait sauver sa vie » ; 9,35 : « si quelqu'un veut être le premier » ; 9,41 « qui vous donne un verre d'eau » ; 10,15 : « quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant ne pourra y entrer » ; 10,29 : « *personne ne quittera maison ou famille ou champ* » ; 11,23 : « qui... n'hésite pas dans son cœur ».

- la prière poignante du père de l'enfant épileptique : « *je crois, mais viens au secours de mon manque de foi* », en 9,24 ;
- l'exhortation à avoir la foi en 11,22-24 : « *Ayez foi en Dieu* »...
- et enfin, inversement, le reproche aux disciples : « *comment n'avez-vous pas la foi ?* » dans l'épisode de la tempête apaisée (4,40), ainsi que l'étonnement devant le manque de foi des gens de sa patrie, en 6,6.

Avec comme chapeau la proclamation initiale de Jésus : « *Croyez à l'Évangile* » (1,15), cette insistance est une invitation faite au lecteur pour poser lui aussi un acte de foi dans la parole qui lui est transmise par un autre : « *'ton estaurômenon ègerthè'* »...

On commence alors à comprendre pourquoi Marc n'a pas inséré de récit d'apparition de Jésus ressuscité dans le récit qu'il a lui-même composé. Pour devenir disciple, les apparitions de Jésus ressuscité ne sont plus accessibles aux chrétiens de la deuxième génération, et *a fortiori* pas aux lecteurs de l'évangile des générations suivantes auxquels s'adresse Marc. Il ne reste donc plus que le témoignage.

Un témoignage qui s'appuie sur la foi et qui doit fonder la foi, pour devenir à son tour un témoin.

C'est le mouvement de 2 Tm 2,2 : « *Ce que tu m'as entendu dire en présence de nombreux témoins, confie-le à des hommes dignes de foi qui seront capables de l'enseigner aux autres, à leur tour* »...

Dit autrement, Marc prend son lecteur au sérieux.

Il lui demande de parcourir le même chemin que lui, Marc, a déjà fait...

Et avec les mêmes moyens que lui...

Mais sur quoi peut se fonder cet acte de foi ? C'est le deuxième point qu'il nous faut regarder maintenant.

*

Deuxième point. Sur quoi peut se fonder cet acte de foi ?

Trois cas de figure sont à considérer : les « *disciples* » ; le lecteur qui souhaite devenir disciple ; les femmes.

a/ Les « disciples ».

Comme on l'a vu, ce jeune homme est un messager. Par l'expression « *comme il vous l'avait dit* », il s'efface devant la personne de Jésus en renvoyant à ce que Jésus avait annoncé au cours de la Cène, en 14,27-30.

Ceci étant, seuls les Douze ont assisté au repas pascal.

Par conséquent, formellement, « *allez dire aux disciples et à Pierre...comme il vous l'a dit* » ne concerne qu'eux, les Douze.

En première approche, le terme de « *disciples* » est ici employé dans une conception étroite.

Dans cette perspective, au cours de ce repas pascal, en plus de l'annonce (1) que l'un des Douze le « *livrera* » (14,18), Jésus avait fait aux Douze quatre autres prédictions, en 14,27-28 :

« *Jésus leur dit : "Tous, vous allez tomber (2), car il est écrit : 'Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées.' Mais après m'être relevé (3), je vous précéderai dans la Galilée" (4). Pierre lui dit : "Même si tous tombent, eh bien pas moi !" Jésus lui dit : "Amen, je te dis : toi, aujourd'hui, cette nuit-même, avant que le coq ne chante deux fois, trois fois tu me renieras" (5) ».*

Or, sur ces cinq prédictions, les Douze savent que trois se sont déjà réalisées :

- la première, la livraison par Judas, en 14,43-46 ;

- la seconde, la chute générale, en 14,50 : « *Et l'abandonnant, ils s'enfuirent tous* » ;
- la cinquième, le reniement de Pierre par trois fois, en 14, 66-72.

De plus, ils ont pu constater que la condamnation du figuier stérile prononcée en 11,13 était réalisée en 11,21. Et ils peuvent également se rappeler que, si Jésus avait prédit par trois fois sa passion (8,31 ; 9,31 ; 10,32-34), dont la dernière fois à leur seul profit, avec des précisions sur les outrages qui, toutes se réaliseront, il y avait à chaque fois associé la mention de son relèvement avec le verbe « *anistemi* ».

Par conséquent, pour les Douze, la parole de Jésus est crédible.

Dès que les femmes leur auront délivré le message après avoir surmonté leur peur, cette crédibilité ne peut donc que les inciter :

1. à croire que la 3^{ème} prédiction s'est aussi réalisée : Jésus est ressuscité, comme il l'avait annoncé ;
2. par conséquent, à obéir en partant en Galilée pour voir se réaliser aussi la 4^{ème}.

D'autant plus qu'à deux reprises, en 11,21 et 14,72, Marc a souligné que Pierre s'est rappelé les prédictions faites par Jésus, au moment où il pouvait vérifier leur réalisation.

Donc, tout indique qu'ici aussi, il saura se souvenir, croire, et obéir en entraînant les Douze avec lui en Galilée.

Mais allons plus loin.

En première approche, formellement, on l'a vu, le message à transmettre ne s'adresse qu'aux Douze.

Mais dans tout le récit en réalité, le terme de « disciple » est « poreux ».

Le message du jeune homme joue sur cette porosité.

Dans la mesure où il a compris que tout le monde est invité :

1. à devenir disciple ;
2. à poser le même acte de foi que celui qui a conduit Marc à écrire ce récit ;

le lecteur est ainsi poussé à se sentir concerné, lui aussi, par le « vous » du message du jeune homme.

Qu'en est-il alors du lecteur qui souhaite devenir disciple ?

b/ Le lecteur qui souhaite devenir disciple.

Concernant les cinq prédictions faites par Jésus lors de la Cène, le lecteur dispose des mêmes informations que les Douze.

Mais il dispose aussi d'informations supplémentaires :

- il peut constater que la destruction du Temple annoncée en 13,2 a effectivement eu lieu d'une part ;
- il peut immédiatement vérifier l'accomplissement de la parole de Jésus après l'onction de Béthanie : partout où est proclamé l'évangile dans le monde entier, on fait mémoire de ce geste (cf. 14,8-9) ;
- et il est obligé d'admettre que les femmes ont fini par parler et qu'elles ont été crues, puisqu'il peut lire ce récit...

Et en plus, il dispose :

- de tout ce que Marc a préparé spécifiquement à son intention et qu'il est le seul à connaître, notamment les informations contenues dans le Prologue ;
- et plus généralement, de l'ensemble du récit de Marc, savamment composé pour susciter ou confirmer son acte de foi en Jésus, Christ et Fils de Dieu.

Par conséquent, le lecteur est incité, lui aussi :

- d'abord, à croire lui aussi que la 4^{ème} prédiction s'est aussi réalisée : les Douze sont allés en Galilée, ils ont effectivement vu le Seigneur ressuscité ; ils ont transmis à leur tour la Bonne Nouvelle et ils ont été crus.... ;

- et ensuite, par voie de conséquence, à poser ou à renforcer lui aussi l'acte de foi fondamental dans la 3^{ème} prédiction, la prédiction fondamentale, le kérygme : « *“ton estaurômenon ègerthè”* » !

Mais alors, pour ce lecteur qui veut devenir disciple à son tour, que peut bien vouloir dire : « *il vous précède en Galilée* », et « *là vous le verrez* » ?

« Il vous précède en Galilée ».

En Marc, la Galilée, c'est d'abord la « *patrie* » (6,1.14) de Jésus. Il est de « *Nazareth en Galilée* » (1,9). Mais c'est aussi le lieu où Jésus a débuté sa mission au bord « *la mer* », le lac de Galilée, à Capharnaüm et dans toute la région (cf. 1,38-39).

Et c'est encore le lieu à partir duquel Jésus est parti « *vers l'autre rive* » (4,35) pour la mission chez les païens. Bref, Jérusalem, c'est la « *terre de la mission* », en quelque sorte, à l'opposé de Jérusalem, de ses certitudes et de la stérilité de son Temple.

Dans ce contexte, pour tout homme désireux de suivre Jésus, la Galilée apparaît comme le lieu où il est invité lui-même à prendre sa croix pour suivre Jésus ressuscité.

C'est donc finalement toute la vie de celui qui veut devenir disciple qui est « *sa* » Galilée.

C'est là où Jésus le précède et où il le « verra ». Comment le comprendre ?

En ressuscitant, Jésus n'est plus lié aux lois de l'espace et du temps.

Si on s'en tient au récit, trois modes nouveaux de présence sont évoqués :

- le premier est celui de sa Parole ;
- le deuxième est celui de la présence eucharistique conformément au récit de la Cène en 14,22-24 ;
- et le troisième, enfin, est indirect : c'est l'assistance de l'Esprit Saint qui a été promise par Jésus (13,11).

Le point commun entre ces trois modes est la confession de foi préalable qu'ils supposent dans la résurrection, pour « reconnaître » Jésus comme étant le fils de Dieu, et pouvoir ainsi le « voir » et le suivre.

Car Jésus ressuscité est toujours celui qui nous précède dans notre Galilée par sa Parole et par l'action de l'Esprit.

Dans cette perspective, on comprend encore mieux, alors, non seulement pourquoi il n'y a pas d'apparitions de Jésus ressuscité, mais aussi pourquoi le récit se termine en finale suspendue.

De toute manière, le lecteur n'a pas plus accès à ces apparitions qu'il avait accès à la résurrection elle-même.

Dès lors, pour Marc, c'est uniquement :

- à partir d'un témoignage appuyé sur le récit évangélique d'une part,
- et sans avoir fait lui-même l'expérience des apparitions de Jésus ressuscité d'autre part, ...

...que le lecteur qui est en dehors du récit, peut poser un acte de foi et engager toute sa vie à la suite de Jésus.

C'est pourquoi Marc conduit son lecteur au seuil de cet acte de foi en l'incitant de toutes ses forces à le poser d'une part, comme s'il le plaçait :

- sur une rampe de lancement ;
- ou au bord d'une falaise...

Au lecteur, ensuite, de faire – ou non – le saut de la foi !

Après un récit centré sur Jésus, puis :

- un premier déplacement d'attention vers les femmes et Joseph d'Arimathie à partir de 15,40 ;
- puis un second déplacement en direction des femmes allant au tombeau avec cette finale courte ;

paradoxalement, arrivé à la fin, c'est le lecteur qui devient ainsi désormais le protagoniste principal du récit.

Dit autrement, est-ce que moi aussi je ferai le saut de la foi pour faire l'expérience concrète de cette réalité inouïe : le Christ ressuscité est toujours celui qui me précède dans « ma Galilée », en devenant témoin à mon tour ?

Ou encore, comment vais-je renforcer ma foi en reprenant sans cesse ce récit qui, par sa finale suspendue, me place en haut de la « rampe de lancement », en quelque sorte... ?

C'est dans cette perspective que nous pouvons revenir sur la situation particulière des femmes pour éclairer la chute brutale du récit.

c/ La situation particulière des femmes au tombeau.

Considérons d'abord la réaction des femmes en entrant dans le tombeau. La violence de ce qu'elles ressentent a quelque chose d'intraduisible : « *elles furent saisies de stupeur* », écrit Marc en 16,6. Littéralement : « *ekethambèthèsan* ». C'est le verbe « *thambeô* » qui traduit la stupeur, certes, comme en 1,27 dans la synagogue de Capharnaüm en voyant Jésus expulser un esprit impur : « *ils furent frappés de stupeur* » avait noté Marc (« *ethambèthèsan* »)⁴.

Mais Marc décuple la force de cette stupeur en accolant au verbe « *thambeô* » la préposition « *ek* » qui indique un mouvement de sortie : « hors de ». Brutalement mises en contact direct avec l'action même de Dieu, les femmes éprouvent face à la puissance de cette action une sorte de crainte religieuse extrême qui les saisit au plus profond de leur être.

D'autant plus que, paradoxalement, cette puissance se révèle dans... le vide d'une absence : le cadavre n'est plus là !

On comprend alors également que la première réaction du mystérieux jeune homme soit pour les rassurer en les rejoignant au cœur même de ce qu'elles éprouvent, dans la grande tradition des manifestations surnaturelles dans la Bible, depuis Abraham jusqu'à Paul en passant par l'Annonciation⁵ : « *ne soyez pas prises de stupeur* (« *mè ekthambeisthe* »)! »... N'ayez pas peur... !

C'est dans cette perspective qu'il faut considérer leur réaction à la sortie du tombeau : « *Et étant sorties elles s'enfuirent du tombeau parce que les tenaient tremblement et trouble et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur* » (16,8).

Pour cela, notons d'abord qu'à la différence des Douze et *a fortiori* du lecteur, les femmes disposent uniquement de la parole du jeune homme pour fonder leur acte de foi, puisqu'elles n'assistaient pas au repas pascal au cours duquel Jésus a fait cinq prédictions dont celle qu'il les précéderait en Galilée après son relèvement (cf. 14,30).

Dans ce contexte, la réaction des femmes au sortir du tombeau apparaît alors comme un abrupt qui révèle d'abord l'ampleur de ce « saut de la foi » qu'elles ont à réaliser en étant confrontées subitement et brutalement à la profondeur insondable du mystère de « *l'Évangile de Dieu* » (1,14) : « *A vous, le mystère a été donné* (« *dedotai* ») *du royaume de Dieu* » avait dit Jésus en 4,12.

Dans l'immédiat, c'est à ces femmes et à elles seules, que ce mystère est donné été donné dans sa totalité : « *le Crucifié, il a été relevé !* ».

⁴ Deux autres emplois de ce verbe « *thambeô* » par Marc : d'une part en 10,24, à l'annonce du but du chemin : Jérusalem ; et d'autre part en 10,32, en réaction de la difficulté pour entrer dans le Royaume.

⁵ Cf. Gn 15,1 ; 26,24 ; 28,13 (LXX) ; 46,3 ; Jg 6,23 ; Dn 10,12,19 ; Tb 12,17 ; Lc 1,13.30 ; 2,10 ; Ac 27,24...

Mais cet abrupt est d'autant plus vertigineux que le « saut de la foi » qui leur est brutalement demandé s'accompagne immédiatement d'une demande de témoignage. Ainsi, la peur qu'elles ressentent est aussi une « peur de mission » selon l'expression du cardinal Vingt-Trois : elles vont non seulement devoir prendre position par rapport à la mort et la résurrection de Jésus mais aussi affirmer cette résurrection aux disciples.

D'un côté, on comprend alors que cet abrupt est à respecter : il exprime toute la difficulté du « saut de la foi » accompagné de cette mission à remplir !

Mais d'un autre côté, on peut remarquer aussi que cet abrupt contient en lui-même une propre invitation à son dépassement, d'abord parce que le lecteur sait indirectement que les femmes ont fini par surmonter leur peur et parler (l'existence du récit évangélique en est la preuve) et aussi et surtout parce que l'Esprit est à l'œuvre... On peut d'ailleurs se demander si les femmes n'ont pas vécu là le « *baptême dans l'Esprit* » dont parle Jean-Baptiste en 1,8 : entrée dans le tombeau, royaume de la mort ; sortie vers la Vie avec Jésus ressuscité !

Au demeurant, les mots employés par Marc en 16,8, ne sont pas aussi négatifs qu'il y paraît au premier abord : non seulement la peur qu'elles ressentent est humainement compréhensible, mais l'expression employée par Marc, littéralement : « *les tenaient tremblement et trouble* » (« *tromos kai ekstasis* ») éveille l'attention.

Prenons par exemple le mot « *eksatsis* ». C'est un mot complexe et ambivalent :

- d'un côté, en négatif, il désigne en Gn 27,33 la stupeur d'Isaac découvrant que Jacob a usurpé sa bénédiction ;
- de l'autre, en positif, il renvoie :
 - il renvoie d'abord à l'« *eksatsis* » dans laquelle Dieu plonge d'abord Adam en Gn 2,21 LXX avant la création d'Ève. C'est franchement positif !
 - puis à l'« *eksatsis* » dans laquelle Dieu plonge Abram en Gn 15,12 LXX au moment de conclure l'alliance avec lui (15,17). Littéralement : « *Vers le coucher du soleil, Abram tomba en "ekstasis" et une terreur profonde pleine de ténèbres s'empara de lui* ». Et pourtant, la conclusion de l'Alliance, c'est fondamentalement une promesse de bonheur...
- et le seul autre emploi de ce mot dans le récit de Marc est en 5,42, pour caractériser la réaction éprouvée devant la résurrection de la fille de Jaïre. Littéralement : « *ils furent hors d'eux-mêmes d'une grande "ekstasis"* »⁶.

Ainsi, la réaction des femmes en 16,8 est ambivalente :

- d'un côté, elle traduit un abrupt indéniable qui place le lecteur au même rang que ces femmes ;
- de l'autre, il s'agit d'un échec apparent qui contient en lui-même un appel à son propre dépassement,... Et le lecteur sait que ce dépassement a eu lieu, dans un au-delà du récit dans lequel il est lui-même situé...

A ce stade de la réflexion, il est permis de formuler une hypothèse : et si, finalement, Marc invitait le lecteur à suivre l'exemple de ces femmes qui ont su dépasser leur peur pour faire « le saut de la foi » et témoigner de cette réalité inouïe : « *le Crucifié, il a été relevé* » ?

En 15,41, juste avant la mise au tombeau, Marc écrit à propos des femmes et de Jésus, qu'« *elles le suivaient, et le servaient* »... en « *étant montées avec lui à Jérusalem* ».

⁶ Pour confirmer que ce mot ne peut pas avoir une connotation exclusivement négative, on pourrait aussi compléter cette brève analyse du mot « *ekstasis* » en reprenant les autres emplois dans le NT. Outre le passage parallèle à Mc 5,42 en Lc 5,26, on en trouve uniquement trois autres emplois, tous dans les *Actes des Apôtres*, en Ac 3,10 ; 10,10 ; 11,5.

Par conséquent, ces femmes ont réalisé tout ce qui était demandé aux disciples pendant le récit, là où les Douze ont échoué (dix lâches, un traître, un renégat...) :

- elles l'ont suivi : c'est ce qui était demandé depuis le début du récit ;
- et suivi jusqu'à la croix en « étant montées avec lui à Jérusalem », contrairement aux Douze qui n'ont pas surmonté la peur exprimée à l'annonce du but du chemin, en 10,32-33. Elles sont au Golgotha, alors que ce sont les Douze qui devraient y être... ;
- enfin et surtout, elles l'ont servi, comme :
 - la belle mère de Pierre, relevée de sa fièvre en 1,31 pour qu'elle puisse « servir » ;
 - les anges qui servaient Jésus au désert, en 1,13 ;
 - et surtout Jésus qui déclare qu'il n'est « *pas venu pour être servi mais pour servir* » en 10,45.

Comme ces femmes, face au saut de la foi et aux exigences du témoignage, je peux d'abord éprouver légitimement crainte, trouble et tremblement.

Comme elles, cependant, je suis invité à les dépasser :

1. en effectuant d'abord moi-même ce « saut de la foi », ou en le confortant, appuyé notamment sur la reprise de tout le récit qui précède. Oui, Jésus est le Christ, le Fils unique et bien-aimé de Dieu :
 - celui dont l'autorité s'exerce à la fois sur le monde matériel (la tempête apaisée en Mc 4,35-42 et la marche sur les eaux en 6,45-52) ; sur le monde spirituel (les esprits impurs chassés, notamment celui du démoniaque gérásénien en 5,1-20) et sur la vie humaine (la résurrection de la fille de Jaïre et les « gestes de puissance » qui jalonnent le récit) ;
 - celui qui nous sauve, en donnant sa vie en rançon pour la multitude (10,45), ré-ouvrant ainsi définitivement le chemin pour que l'homme puisse être uni à Dieu pour la vie éternelle ;
2. puis en renonçant à moi-même, en prenant ma croix et en suivant Jésus qui me précède dans « ma Galilée », pour témoigner et servir.

Au bilan, la finale courte apparaît comme la fin déroutante mais pertinente du récit.

Les deux temps de la finale courte : commencement (16,1-7) / échec apparent (16,8), appellent d'eux-mêmes un troisième temps : celui d'un recommencement en Galilée, en dehors du récit.

Ce recommencement hors récit est d'abord confié aux femmes, puis aux disciples et à Pierre, puis à Marc, et de proche en proche à quiconque reçoit l'appel et y répond par un acte de foi en Jésus mort et ressuscité, pour se mettre à sa suite et en témoigner : « *le Crucifié, il a été ressuscité* ».

La finale courte est ainsi le commencement d'un chemin sans fin, ce qui :

- non seulement renvoie au commencement du second évangile, en 1,1 : « *Commencement de l'évangile de Jésus Christ et Fils de Dieu* »,
- mais aussi amène aussi à reconsidérer l'ensemble de cet évangile, pour comprendre qu'il n'est lui-même que le commencement d'un chemin sans fin... sur lequel, si nous tombons, un recommencement est toujours offert, parce que toutes nos difficultés et nos incompréhensions ont déjà été assumées et dépassées par Jésus...

Nous arrivons ainsi à la conclusion de notre parcours : le second évangile est l'Évangile des commencements...

Conclusion générale. L'Évangile des commencements.

En première approche, comme nous l'avons vu, le récit est en deux parties de trois sections chacune, avec un épilogue constitué par la finale courte.

Cependant, grâce aux sommaires qui jalonnent le récit, notamment, les transitions entre chacune de ces sections sont souples, un peu comme des « fondus-enchaînés ».

De plus, le récit est focalisé sur la croix et son échec apparent, avec :

- un sentiment d'urgence qui parcourt tout le ministère public de Jésus jusqu'à son entrée à Jérusalem,
- puis, à partir de Mc 11, le temps qui semble se ralentir et se concentrer sur « *l'heure* [qui] *est venue* » en 14,41 : c'est le « *kairos* » annoncé par Jésus dans sa proclamation initiale en 1,15.

Le récit se présente ainsi globalement comme un seul commencement... qui se précipite vers un échec apparent : la croix.

Mais cet échec apparent appelle de lui-même un recommencement.

Il suffit de penser aux nombreuses promesses d'un au-delà du récit.

Rappelez-vous, notamment :

- la fructification inouïe de la semence tombée en terre suivie de la parabole de cette plante qui pousse toute seule, « *automatè* » en Mc 4 ;
- l'existence de surplus dans les multiplications des pains, aussi bien pour les juifs que pour les païens, avec la promesse qu'un jour, les disciples s'ouvriront (« *ephphata* » -7,34), comprendront et « verront clair » (8,15-26) pour être en mesure de nourrir les foules avec l'unique « Pain » à leur disposition ;
- les annonces de la passion et de la résurrection en 8,31 ; 9,31 ; 10,32-34 ;
- la vision de Jésus glorifié dans l'épisode de la transfiguration en 9,2-7 ;
- les six grandes révélations dans le discours eschatologique en Mc 13 ;
- la promesse contenue dans l'épisode de l'onction de Béthanie, en 14,9 ;
- le renouvellement par Jésus de l'annonce de sa résurrection assorti d'une « clause de revoyure » en Galilée dans les prédictions faites au cours de la Cène, en 14,27-28.

La finale courte constitue ce recommencement.

Mais est elle-même construite selon la même logique ternaire commencement / échec apparent qui appelle de lui-même un recommencement.

Mais ce recommencement est en dehors du récit, d'abord en Galilée, puis de proche en proche, dans « ma Galilée », si je me mets à la suite de Jésus ressuscité,

Et ce recommencement se poursuivra.... jusqu'à la fin des temps !

Au demeurant, Marc nous y a préparé tout au long du récit : cette logique ternaire commencement / échec apparent / recommencement, est présente à l'intérieur du récit, faisant du second évangile une succession d'échecs surmontés :

- de 1,1 à 1,45 : l'Écriture annonce Jean-Baptiste, qui annonce Jésus, qui commence son ministère, avec un commencement qui débouche sur une sorte d'échec avec l'ambiguïté de la proclamation du lépreux purifié et de l'attitude de la foule : Jésus est entravé dans sa mission et il est obligé de se réfugier au désert ;
- cependant, en 2,1, on l'a vu, Jésus recommence, mais il est à nouveau bloqué et les cinq controverses qui se développent conduisent à un nouvel échec : la décision de le perdre en 3,6 ;

- mais le grand sommaire en 3,7-13, montre Jésus qui reprend la mission. On vient à lui de toute la région. Jésus enseigne en paraboles, manifeste sa puissance et amorce la mission en territoire païen avec l'épisode du démoniaque gérásénien. Mais cette annonce aux païens est un semi-échec : Jésus rembarque (5,18-21), et il est mal accueilli dans sa patrie (6,1-6a) ;
- en 6,6b, néanmoins, Jésus repart : « *il parcourait les villages à la ronde en enseignant* ». Mais il est l'objet d'une nouvelle controverse avec les pharisiens sur le pur et l'impur, et il se heurte à l'incompréhension grandissante de ses disciples qui ne comprennent pas le sens de sa mission et le rôle qu'ils sont appelés à y jouer ;
- mais à partir de 8,27, Jésus repart. Quoiqu'il aille plein nord pour la mission, vers Césarée de Philippe, en plein territoire païen, Marc précise qu'il est déjà « *en tè hodo* », en route vers Jérusalem, pour la dernière grande explication avec les autorités juives dans le Temple, avant d'y souffrir sa passion après un ultime enseignement en Mc13, face au Temple.

Le second évangile est ainsi une succession ininterrompue d'échecs surmontés qui s'enchaînent à l'intérieur d'un seul commencement ; des commencements qui se précipitent vers l'échec apparent de la croix, appelant d'eux-mêmes un (re)commencement.

La finale courte est comme une reprise de tout le mouvement de ce récit, une « mise en abyme ». Comme le récit se précipite vers l'échec apparent de la croix qui appelle un recommencement, la finale courte – qui est ce recommencement – se termine sur un échec apparent qui appelle de lui-même un recommencement.

Cependant, compte tenu de l'annonce du jeune homme, cette mise en abyme est volontairement incomplète : ce recommencement se poursuivra jusqu'à la fin des temps ! L'évangile de Marc peut ainsi être qualifié d'évangile des commencements, « *de commencement en commencement jusqu'à des commencements qui n'auront pas de fin* », selon la formule de saint Grégoire de Nysse.

Paradoxalement, c'est au lecteur qu'il revient de s'inscrire ou non dans ce (re)commencement.

Marc a réussi le tour de force de transformer le lecteur en protagoniste principal du récit.

Fera-t-il lui aussi le « saut de la foi », ou le confortera-t-il dans sa vie, pour reconnaître en Jésus crucifié le Fils de Dieu, le suivre, et avoir part ainsi à sa Résurrection dans sa propre « Galilée », là où il est invité à le « voir » ?

Parvenu à la fin du récit, la liberté du lecteur reste totale et sa responsabilité, immense !

Mais quelle que soit la « Galilée » à parcourir, Jésus ressuscité est toujours celui qui le précède, comme il l'avait promis à ses disciples en 14,28, et comme l'a rappelé le jeune homme dans le tombeau.

Et Jésus a promis l'assistance de l'Esprit Saint dans les épreuves (13,11).

Finalement, ce que montre cette finale courte et au-delà, tout le récit de Marc, c'est que derrière chacune de nos difficultés, de nos échecs, petits ou grands, il y a toujours un recommencement et une fructification possibles, parce que la vie est jaillissement, recommencement, résurrection jusqu'en la vie éternelle, même si ce qui s'impose à nous, souvent, c'est la croix et son échec apparent.

Marc est génial... et inspiré !

*

Mais quelle place faire à la finale longue, alors ?

Datant vraisemblablement du II^{ème} s., la finale longue apparaît principalement comme une sorte de sommaire des récits d'apparitions mentionnés par les autres évangiles, en imitant le style de Marc.

De plus, dans le *Codex de Bèze*, l'un des quatre plus anciens manuscrits complets du NT datant du IV^{ème} s. d'une part, et dans presque tous les manuscrits des anciennes versions latines des textes bibliques effectuées à partir des textes grecs d'autre part, l'ordre des évangiles qui est attesté place Mc en dernier : Mt-Jn-Lc-Mc.

Cet ordre, qui est peut-être le plus ancien, incite à penser que la finale longue a été composée pour clôturer le corpus des quatre évangiles lorsqu'ils ont été réunis dans cet ordre, contribuant en outre à reconnaître comme canonique et inspiré le texte de départ de Marc, en dépit de sa fin déroutante.

Comme si la communauté qui a reçu ce récit l'avait en quelque sorte authentifié, même si elle a éprouvé le besoin de le compléter.

En outre, dans la finale longue, l'accent mis sur la foi témoigne de la prééminence qui lui est désormais accordée pour se mettre à la suite de Jésus ressuscité.

Finalement, on a ainsi comme une double lecture possible du second évangile :

- une première lecture plus kérygmatisée d'une part, avec la finale longue (celle à laquelle nous sommes habitués) : en dépit des spécificités de Marc, une telle lecture se rapproche des deux autres synoptiques, Matthieu et Luc, qui l'ont presque repris dans son intégralité. C'est peut-être la raison pour laquelle Marc a été si peu commenté pendant plus de dix-neuf siècles, d'ailleurs ;
- et une seconde lecture en s'arrêtant avec la finale courte, en 16,8, d'autre part : à la fois plus originelle et plus originale, plus « existentielle », même, cette lecture est beaucoup plus engageante, dans la mesure où elle place le lecteur « en haut du tremplin », en quelque sorte, en le confrontant à la fois au message de l'ange et à l'échec apparent de la chute brutale en 16,8.

Eh bien, nous voilà donc arrivés à la fin de ces cinq entretiens de présentation de l'évangile selon saint Marc.

Juste un mot, encore :

- d'abord, pour vous prier de bien vouloir excuser toutes les imperfections, voire les quelques coquilles – de ces présentations... ;
- ensuite, pour vous remercier pour votre écoute et pour toutes les observations qui m'ont été adressées d'une manière ou d'une autre ;
- enfin, pour dire qu'à travers cette adresse mail toujours active pour entrer en contact, je reste à votre disposition, avec toutes les modalités envisageables, pour approfondir ensemble cet évangile :

marc.fontenay2021@gmail.com

Avec l'adresse du site pour retrouver les cinq entretiens : catho94-fontenay.cef.fr

(dans l'onglet « formation », ou en cherchant « marc » à partir de la fenêtre de recherche, en bas de la page d'accueil).

Ou directement sur you tube : « you tube doyen né fontenay sous bois ».

Et si ce n'était qu'un commencement ?

La lecture du second évangile va se poursuivre tout au long de cette année...

« Pour la route », une parole de Jésus en 2,17 : « *je ne suis pas venu appeler des justes mais des pécheurs* ».

Avec cette image des femmes au sortir du tombeau, frappées d'« *ekstasis* »...

Ces femmes qui, « *quand il était en Galilée, le suivaient, le servaient en étant montées avec lui à Jérusalem* » (15,41).

Ces femmes qui, dominant leur peur, ont fait le « saut de la foi » et sont devenues les premiers témoins de la Bonne Nouvelle : « *ton estaurômenon ègerthè* » :

- « *ton estaurômenon* », au parfait, à la voie passive ;
- « *ègerthè* », à l'aoriste, à la voie passive.

Au revoir et merci...